4ème année— No 12. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 16 septembre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	RÉDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

4ème année—No 12. LE NUMERO, 10 CENTS Samedi, 16 septembre 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

FANTAISIE

(Vers inédits au "Journal de Françoise")

C'était par un blanc soir d'hiver ;
Il neigeait sur le gazon vert,
De blancs flocons couvraient les branches,
Couvrant aussi les noirs chemins;
Mon rêve avait des ailes blanches,
Blanches comme tes blanches mains.

C'était par un soir de printemps,
Nous allions gais comme à vingt ans,
Dans l'émouvant parfum des roses,
Dans l'air tiéde nous échauffant ;
Mon rêve avait des ailes roses
Comme tes lèvres, douce enfant.

C'était par un soir chaud d'été,
Un soir de douce ébriété,
L'étoile brillait sur les ondes ;
Tu me fis de touchants aveux....
Mon rêve avait des ailes blondes
Comme l'or de tes blonds cheveux.

C'était l'automne, par un soir,
Seul sur le banc je vins m'asseoir
Pleurant mes amours illusoires.
La blonde fille était aux cieux...
Mon rêve avait des ailes noires,
Comme l'ébène de ses yeux.

INCONNU

SONNET

—:o:—

Vous nous direz, Madame, avec la modestie
Qui sied au vrai mérite, et qui vous va si bien,
Que votre effort est peu, que votre œuvre n'est rien....
--- Le refus de l'éloge accroît la sympathie,

Mais votre œuvre est multiple, et dans chaque partie
--- Dont un tact affiné fait le charme et le bien ---
Tout sujet prend le ton qui doit être le sien,
Et la phrase est toujours à l'objet assortie.

Ceci n'est point banal ! Mais nous savons encor
Par vos gentils sermons où la parole est d'or,
Que votre esprit unit la grâce à la souplesse ;

Et s'il nous faut choisir parmi vos attributs,
Nous préférons celui qui vise aux nobles buts :
C'est la Bonté du Cœur, la plus haute noblesse.

ARMOR.

C'ETAIT SI SIMPLE!

Petite mère! J'ai versé tant de larmes au sujet de ta lettre, que mes yeux en sont encore tout gonflés. Il me semble avoir pleuré la nuit entière! Oh! comment peux-tu dire que je n'aie pas de confiance en toi, que je ne te raconte rien, alors que je meurs de langueur après toi! Mais, vois-tu, maman, je ne m'appartiens plus entièrement et, quand je veux t'écrire, il y a toujours quelque chose, un je ne sais quoi, qui retient ma main. Je crois commettre une faute, lorsque je te raconte une chose qu'IL ne doit pas lire, ou qui pourrait avoir l'air de contenir une accusation contre lui. Je crains toujours que tu n'arrives pas à concevoir les nombreuses difficultés que je rencontre ; moi-même, à vrai dire, je ne les comprends pas.

Mon père était si généreux, si parfait ; il n'avait aucun défaut ; vous étiez toujours du même avis! Comment se peut-il faire que des gens qui s'aiment bien puissent ne pas toujours être d'accord?

En effet, nous nous aimons beaucoup, certainement ma mère, beaucoup, et pourtant, dans notre mutuel amour même, nous trouvons du désaccord. Tout ; jusqu'à nos façons de parler, tout est différent ; de sorte que ce qui semble naturel à l'un paraît extravagant à l'autre.

Je me donne toutes les peines du monde pour deviner dans ses yeux ce qui peut le réjouir, ce qui peut lui être agréable ; mais je suis encore si maladroite! Je n'arrive pas à bien lire ses désirs comme les tiens. Souvent je les interprète mal, surtout en présence d'étrangers et, pour un malentendu stupide, je me vois ensuite grondée. Tu sais bien, petite mère, que je n'ai jamais supporté les gronderies, et, maintes fois, tu as eu beaucoup de patience avec moi. Or, à tout prix, je voudrais lui cacher ce défaut. Il ne doit pas soupçonner combien je suis susceptible et irritable: il vante toujours la longanimité et la soumission. Aussi, j'endure tout, mais ensuite, je deviens sottement peureuse et timide.

Peux-tu t'imaginer cela? Ton enfant... timide? N'est-ce pas que c'est incroyable? Autrefois, je disais pourtant tout ce qui me passait par la tête, et les gens en riaient, s'en réjouissaient et toute la maisonnée s'égayait, dès que je paraissais. Maintenant, je cherche d'abord les yeux de Léon et quand je les ai regardés, je deviens encore plus incertaine et débute tout droit avec une grosse bêtise. Je puis t'assurer que jamais je n'ai été si niaise.

L'autre jour j'entendais deux dames âgées parler d'une jeune femme, — peut-être de moi, je n'en sais rien au juste, — et l'une disait: "Oui, les jeunes femmes deviennent aussi calmes qu'elles étaient vives auparavant!"

J'y songeais longtemps, car il y avait dans le salon plusieurs dames, pas tranquilles du tout, qui riaient et s'entouraient de tout un cercle de jeunes gens. Je jalousais leurs saillies, car je sais fort bien que j'en suis tout aussi capable ; seulement personne ne s'en doute dans mon entourage. A leurs propres maris, elles répliquaient très malicieusement et même... cavalièrement ; mais ceux-ci semblaient trouver cela charmant. Léon aussi les rejoignait et riait avec elles.

Pourquoi, avec moi seule, ne rit-il jamais? A moi, il dit tout de suite: "Voyons, ne sois donc pas si enfant!" Et vraiment, les autres n'avaient rien raconté de bien extraordinaire. Elles n'étaient pas, non plus, beaucoup plus jolies que moi, mais elles savaient mieux se coiffer, jouer avec leur éventail et regarder autour d'elles, avec une certaine assurance.

Ah, oui! cette assurance, cet aplomb, si je les avais, seulement ! Si une seule fois, au moins, je pouvais me convaincre que je ne suis pas ennuyeuse, que les gens prennent plaisir à m'entendre parler. Que pourrais-je pourtant dire? J'ai bien fait des voyages, mais elles en ont fait aussi qui ne les ont guère récréées, combien moins s'intéresseraient-elles aux miens? Ce que je lis, ou bien elles l'ont lu en bâillant, ou bien elles prétendent ne jamais ouvrir un livre. Les vieilles dames me donnent des conseils pour mon ménage, ou encore me disent ce que je dois faire pour avoir bientôt des enfants. "Comment, mariée depuis plus d'un an déjà et toujours aucun espoir?" Alors je rougis, je m'embarrasse et je regarde autour de moi, pour voir si je ne découvre pas une personne qui ait l'air, mais là, vraiment l'air maternel, pour lui demander conseil et lui ouvrir mon cœur. Il ne s'en trouve pas une seule!

Un jour, une dame me demanda si je n'avais pas le mal du pays. Je fis simplement oui, de la tête, car l'émotion m'empêcha de parler ; alors elle commença aussitôt à me causer d'elle et de sa nostalgie durant les premiers temps de son mariage.

Plus tard, Léon me demanda de quoi nous nous étions entretenues. Je dis qu'elle m'avait parlé de sa jeunesse. Léon fronça le sourcil : " Voilà un point sur lequel elle ferait mieux de se taire". Or, elle ne m'avait vraiment rien dit d'inconvenant. Que sais-je, moi, de son passé? Léon doit connaître bien des vilenies sur pas mal de gens, car il parle d'eux avec tant de mépris, surtout des femmes, ce qui me fait

toujours beaucoup de peine. Pourquoi donc recherche-t-il tant leur société s'il les méprise à un tel point? Les hommes sont vraiment tout autrement faits que nous. Il y a bien des choses qu'ils ne comprennent pas. Ils ne remarquent pas ce qui nous choque, nous fait de la peine ; aussi, à chaque instant, trouvent-ils quelque chose de déplacé et de mal élevé à dire. Parfois aussi, on est si lasse! Lasse à mourir! et les hommes ne peuvent pas supporter cela ; ils s'en impatientent et, si on veut le leur cacher, ils s'impatientent davantage.

Je n'y comprends rien; ils trouvent cela tout naturel d'être marié. Rien n'est changé pour eux, tandis que pour nous, tout, mais absolument tout est nouveau. Nous ne sommes plus les mêmes personnes qu'auparavant. Hélas, maman! pourquoi ne peut-on pas toujours rester fille? Je ris, quand on parle sans cesse des semaines de plaisirs, des lunes de miel et quand je vois les jeunes filles si curieuses de les connaître! C'est dans la maison paternelle qu'on vit les semaines de plaisirs, les lunes de miel ; c'est là que les années passent comme des mois, comme des journées!

Quand on est mariée, au contraire, les jours semblent des années! Tu ne peux pas croire combien je me sens vieille! Je m'étonne de n'avoir pas encore de rides ni de cheveux blancs! Hélas, que j'aimerais retrouver ma gaieté d'antan!

Te souviens-t-il, petite mère, de ma folle gaieté qui me faisait sauter par-dessus les tables et les banquettes et monter sur des échasses?

Imagine-toi que lorsque je pense aux échasses, les pleurs me montent aux yeux, comme au souvenir de véritables amies. Jamais je n'ai dit à Léon que je savais monter sur des échasses ; que dirait-il? A tout propos, je me demande: que va-t-il dire? et alors je reste muette, ce qui l'ennuie, car je le vois bâiller et prendre son journal. Naturellement de grosses larmes noient aussitôt mes yeux et je me dis les plus grandes sottises à moi-même.

Mémère, comment donc parler aux hommes? Toi et papa, vous avez pourtant énormément bavardé ensemble et papa n'a jamais bâillé ni pris son journal, hormis à l'heure fixée pour le lire. Mais moi, j'ai déjà vu Léon reprendre le journal qu'il avait entièrement lu le matin. Quand il fut parti, j'ai cherché ce qu'il pouvait avoir relu ; c'était un discours fort ennuyeux sur les douanes et les droits d'entrée.

Non, ce que j'ai pleuré! — Pourquoi s'intéresse-t-il à ce que les autres femmes lui racontent d'elles et pourquoi bâille-t-il lorsque je lui parle de moi ? Je suis peut-être trop susceptible, n'est-ce pas? Mais tu m'as tellement gâtée, petite mère!

As-tu gardé souvenance du temps où, le soir, près de la cheminée, j'étais agenouillée devant toi, entrelaçant dans les miens, tes doigts délicats, te racontant, racontant des choses... ou bien t'écoutant narrer, narrer toujours? Oh! mémère, que nous étions heureuses toutes deux! Lorsque je rêve de toi, mon oreiller est toujours mouillé de larmes. En rêve, je te demande si souvent conseil ; mais, dès que tu veux répondre, je me réveille, sans avoir rien entendu. Durant le jour, je suis longtemps toute seule! Je n'y suis pas habituée.

Naturellement, Léon se réjouit d'apprendre que j'ai tant soupiré après lui et vingt fois ai couru vers la porte, pour voir s'il ne venait pas, mais il ne s'imagine pas combien la journée est longue, malgré le zèle qu'on déploie, malgré la peine qu'on se donne pour veiller à son intérieur. Chaque heure semble une journée, lorsque cent fois on se remémore ce que l'on a mal fait, ce en quoi on s'est trompée et si l'on se gronde tout le temps, à se rendre malade. Depuis quelque temps, en effet, je me sens toujours malade, quand je pense à tout cela. C'est insupportable ; mais je suis souffrante, très souffrante! Je ne lui en dis rien, naturellement, sans quoi il dirait: "Femmes, nerfs, caprices", et tous ces vilains mots que j'ignorais autrefois.

Dis toi-même, maman, ai-je jamais eu des nerfs, des caprices ? Ta Suzon aux joues rouges, ta Suzon si gaie, avoir des caprices! Je me suis observée très attentivement, et n'en ai pas découvert en moi ; je n'ai qu'une espèce de peur, une peur vague que nulle parole ne peut exprimer!

Mes mains maigrissent, ma figure s'allonge et pâlit. J'arrive même à pâlir à présent! Vraiment, je crois souvent être gravement malade, avoir un cancer à l'estomac, ou la phtisie, ou une autre maladie terrible. Me faudra-t-il donc mourir, sans que Léon sache combien je l'ai aimé? hélas, je n'ai jamais su le lui prouver entièrement, et ne l'ai, en réalité, jamais rendu heureux. Alors, il n'aura ni femme ni enfant, et il sera de nouveau seul comme autrefois, ce pauvre Léon!

Le cœur me saigne quand j'y pense, surtout à l'idée qu'il ne saura jamais combien il aurait pu être heureux s'il avait davantage recherché mon amour! J'avais rêvé l'envelopper entièrement de ma tendresse ; mais il ne le veut même pas, il n'aime pas se montrer caressant et doux. Alors, je m'efforce, moi aussi, d'être dure et nous vivons comme deux bons camarades, avec cette unique différence que l'un est toujours au dehors, tandis que l'autre reste seule à la maison. Aucun ne sait ce qui tourmente l'autre. Parfois je crois qu'il aurait mieux valu éclater en reproches, comme jadis et lui répondre vivement et aigrement. Il s'en serait fâché, mais, au moins, il ne se serait pas ennuyé ; mais j'ai peur et même horreur des disputes dans le ménage. J'avais promis à moi-même que jamais un nuage ne viendrait obscurcir notre vie d'intérieur et voilà que je me sens maintenant écrasée sous mon ciel si bleu et j'étouffe, à force de soleil et de poussière. Quelques nuages, somme toute, auraient mieux valu. Maintenant, il est trop tard. Voici trop longtemps qu'il n'a pas plu ; aussi les nuages ne parviennent plus à s'a-

monceler! Lorsqu'il dit quelque chose de fort vexant, je souris très aimablement et ne réponds pas un mot, toute fière de ma force de caractère. Lui, au contraire, semble froissé à son tour, de ce que je ne veuille pas me fâcher.

Je suis aussi soumise, aussi ridiculement obéissante que je m'étais juré de l'être devant l'autel. Quand il m'ordonne quelque chose, je le fais aussitôt... à moins de l'oublier et, je ne sais comment cela se fait, mais depuis quelque temps, je suis devenue bien oublieuse. Vraiment, je suis remplie de défauts.

Comment as-tu pu avoir tant tant de patience avec moi, ma mère? C'est que tu as été ma mère et non mon mari, et tu as tout trouvé fort naturel, parce que tu m'as connue quand j'étais encore enfant. Lui, mais il y a un an à peine, j'étais encore une étrangère pour lui ; il ne savait pas que j'existais. Pourquoi donc a-t-il cru m'aimer? Il s'est trompé en cela, comme sur tant d'autres points! Souvent, lorsqu'il dort, je le contemple longuement ; car alors ses yeux, dont j'ai hélas si peur, sont fermés et je dis tout doucement: "Pauvre, pauvre homme ! Si je pouvais seulement te débarrasser de moi, si je pouvais seulement disparaître subitement, être morte, pour que tu redeviennes libre et puisses être heureux avec une autre!"

Hélas, maman, j'ai tant appelé la mort! Pense donc, ta gaie Suzette voudrait mourir! N'est-ce pas à pouffer de rire? Pourtant, n'en ris pas, petite mère, c'est tout ce qu'il y a de plus vrai. Et puis, je suis une désillusion pour tout le monde, même pour toi. Tu m'as si bien élevée pour devenir une excellente femme, une épouse modèle, comme tu l'as été toi-même!

Qu'as-tu bien dû éprouver dans le commencement? Ne savais-tu pas que c'était si difficile? et pourquoi ne m'as-tu rien dit, rien de toutes ces choses qu'on est forcée de supporter ?

Oh! maman, je voudrais enfouir mon visage, profondément dans les plis de ta robe, où il fait si chaud et d'où s'exhale ton parfum de mère! Oh! rien que de songer au parfum de tes vêtements, je me meurs de langueur.

Que dirait Léon, s'il le savait? il croirait que je n'ai pas d'amour pour lui. Tu as bien dû avoir la nostalgie, que faisais-tu quand elle te prenait? Moi, je mords parfois mon mouchoir, je frappe des pieds et je m'efforce de refouler une grosse boule qui se forme dans ma gorge et ne veut plus descendre. Je déteste ma maison, pourtant si jolie et la vue que j'ai de ma fenêtre m'exaspère ; je ferme alors tous les rideaux. Lorsque Léon rentre, il s'écrie: "Fi, qu'il fait noir!" Il ouvre tout et laisse entrer la lumière, froide et grise, qui vient de la même rue, éclairer les mêmes objets, également mornes et ennuyeux.

Quant à moi, je dis tout gentiment: "Avais-tu beaucoup à faire aujourd'hui?" C'est tu l'avoueras, une question certainement très naturelle et bien inoffensive ; mais Léon me répond : "Rien qui puisse t'intéresser!" Et il sort, ou bien prend un livre, tandis que je reste là, à le contempler, jusqu'à ce qu'il me dise: "Tu n'as donc rien à faire ?" Bien sûr que j'ai à faire, toujours quand il n'est pas là; mais dès qu'il rentre, je ne vois plus que lui, et n'ai plus la patience de faire quoique ce soit.

Est-ce un tort, mémère ? Apprends-moi donc comment il faut faire. Hélas, je voudrais tant être une femme accomplie! Peut-être aussi, est-ce simplement une bêtise de ma part, de m'attendre toujours à une chose que j'ai forgée dans mon imagination et qui, forcément, doit être tout autrement en réalité. A vrai dire, je ne sais même pas ce qui existait dans mon esprit, car je n'avais songé au mariage. C'était si loin, si loin! et subitement si près, au point de m'envahir tout entière! Je suis sûre, petite mère, que je n'étais pas encore mûre pour faire une femme ; j'aurais dû attendre encore, ou ne pas me marier du tout. Peut-être que des défauts, qui me sont propres, me rendent inapte à faire une bonne épouse. Tu aurais dû m'en prévenir, ou bien, ne le savais-tu pas toi-même?

Hélas, que de questions j'aurais à te poser très bas, quand il fait noir, bien noir, dans la chambre, ma tête appuyée contre ta poitrine ; questions que je n'aurais même pas besoin d'exprimer, tellement tu les devinerais! Mémère, Mémère, que tu es loin de moi! Je voudrais me mettre dans ton giron, pelotonnée comme une petite chatte et y dormir des semaines entières. Ne te reverrai-je donc plus jamais? Tu m'as dit tant de choses justes que j'ai suivies fidèlement ; mais ce que tu ne m'as pas dit me trouble maintenant et fait que rien ne s'accorde plus. Je crois que le mariage est un formidable jeu de patience, comprenant des centaines de morceaux minuscules et, si l'un d'eux ne s'ajuste plus, on peut s'évertuer des années entières, sans arriver à reconstituer l'image qui semble pourtant si simple, quand elle est déployée toute faite devant nous. Que de fois il me semble tenir le morceau exactement nécessaire et, lorsque toute joyeuse je veux le combiner avec les autres, je vois que je me suis justement trompée ; je le rejette toute désespérée et, de longtemps même, peut-être, et je manque ainsi de nouveau le moment favorable.

J'aurais voulu ne jamais, jamais te parler de tout cela ; mais voilà que je reçois ce reproche dans ta lettre et c'en est trop ; je ne peux plus le supporter. Non, ce que j'ai pleuré et, à vrai dire, j'en pleure encore! A plusieurs reprises déjà, depuis que je t'écris, j'ai baigné mes yeux, de peur que Léon ne remarque les traces de mes larmes ; que lui dirais-je alors? Jusqu'à présent, il ne s'en est jamais aperçu ; j'ai toujours été si adroite! mais cette fois, c'était trop fort. Après tous les chagrins, encore un reproche de toi! On dirait que toi aussi tu me repousses; alors il ne me restera plus personne, personne!

Quand j'aurai envoyé cette lettre, ma conscience me tourmentera de

nouveau, comme si j'avais fait du tort à Léon. En effet, tu vas penser maintenant, Dieu sait quoi de lui: que c'est un ours mal léché et malfaisant, ou que je ne l'aime plus du tout. Pourtant, je m'arrache le cœur pour lui, et je voudrais être morte pour qu'il soit heureux. On ne peut cependant pas aimer davantage! Peut-être que si je savais être gaie comme autrefois, qu'il le redeviendrait aussi.

Pourquoi donc ne puis-je plus du tout être gaie? Cela m'est absolument impossible. On dirait un faux accord ; lorsque je m'efforce et que je ris, je voudrais pleurer.

Il est pourtant bon, très bon, et chacun m'estime heureuse de posséder un tel mari ; moi-même je m'en estime heureuse, surtout quand je vois les autres hommes si vains, si niais, si insipides, — c'est à s'enfuir ; pas un avec lequel je pourrais exciter un peu la jalousie de Léon ; car, dès que je parle avec l'un d'eux, le dégoût me prend et je m'enfuis.

Léon est trop confiant, il me laisse seule au salon et ne me surveille même pas. Je voudrais être un tantinet coquette et lui faire un peu peur ; il ne s'ennuierait plus. Mais... cela ne me va pas. Vois-tu, ça ne me va pas. J'ai un dégoût de moi-même! Je n'aime plus à me regarder dans la glace et, lorsque d'autres gens me regardent de côté, j'ai honte, comme si je n'avais pas de vêtements sur moi, ou comme si j'avais fait quelque chose de déplacé. Je ne sais pas être coquette, maman! Je ne puis m'abaisser à ce point, fut-ce par amour pour lui.

Ce serait même peut-être une faute ; car, s'il ne m'aime pas telle que je suis, il aimerait encore moins un être fictif. Qu'est-ce donc? Que dois-je faire? Comment est-il possible de s'égarer avec tant de bonne volonté? Et il n'y a personne à qui je pourrais ou voudrais demander conseil. Personne ! Les jeunes ont d'autres soucis en tête, et les vieilles sourient. Elles ont oublié leur jeunesse et trouvent tout charmant et ravissant. Je crois qu'elles regrettent les luttes et les souffrances d'autrefois qu'elles ne peuvent plus éprouver. Et moi, je voudrais être vieille, vieille, pour que toute cette torture soit passée.

En effet, si j'étais vieille, je connaîtrais tout, très exactement et n'aurais plus à lutter contre des énigmes indéchiffrables. Je serais alors aussi calme et paisible que toi, ma mère, et n'aurais plus à simuler le repos, tandis qu'en mon for intérieur, s'agite une tempête, un ouragan!

Et je n'en suis qu'au commencement! Que sera-ce plus tard?

Quand je pense qu'il me faudra vivre toute ma vie, comme j'ai vécu l'année qui vient de s'écouler, je suis près de désespérer! Non, maman, ce n'est pas possible! Parfois, l'envie me prend de faire des choses inouïes, rien que pour me créer de l'espace, pour me délivrer du poids qui m'oppresse. Je n'ai pourtant jamais aimé à aller dans le monde, mais, maintenant, je voudrais danser, danser à n'en plus pouvoir. Si, au moins, je pouvais courir les montagnes, me jeter à terre, me rouler sur l'herbe et crier. Mais ici, il n'y a ni montagnes ni herbes ; rien que des rues et des chaussées remplies de monde.

Je n'aime pas la foule, cependant chaque visite m'égaie, car je ne suis plus seule avec Léon. Vois, ma mère, à quel point en sont les choses ; et cependant, pouvais-je m'imaginer rien de plus doux que d'être seule avec Léon! Je ne voulais voir que lui, n'avoir que lui et personne d'autre! Mais, que faire, si je suis si ennuyeuse? Hélas, maman, ma bonne, ma douce, mon unique petite maman! Quel chagrin je vais te causer en t'écrivant tout cela! Pourtant, c'est toi qui as ouvert les écluses et voilà que tout ce que j'ai renfermé si longtemps et si anxieusement se déverse. Maman, petite maman! Hélas, si j'étais encore près de toi!

. . . .

. . . .

—Je laisse ma lettre inachevée pendant deux jours encore et, si jusque-là, je deviens sage, elle sera brûlée et je t'en écrirai une autre, semblable aux précédentes que Léon maintenant ne lit plus, parce qu'il n'y a jamais rien d'intéressant et qu'elles sont ennuyeuses. J'étais si malheureuse de ce qu'il les lisait et, maintenant, je suis plus malheureuse encore, parce qu'il ne les lit plus. Je vois par là combien je lui suis devenue indifférente. Je n'ose même pas relire ma lettre. Tu me pardonneras si elle est écrite aussi mal et aussi illisiblement ; mais si je la relis, je ne l'enverrai jamais, j'aurai trop honte . .

. . . .

Non, ma mère, si tu savais ce qui vient de m'arriver et comme tout s'est transformé dans ce peu de jours, depuis que je t'ai écrit ce qui précède. Oh, maman, maman! — Mais je veux te raconter tout, méthodiquement.

Donc, j'avais écrit cette lettre, quand j'entends soudain Léon arriver ; vite, je la mets dans le tiroir du bureau. Le pousser jusqu'au fond, il n'en était plus temps. Vivement, je me précipite dans la chambre à coucher où, pour la vingtième fois, je me lave les yeux. Quand je lève la tête, pour m'essuyer le visage, je vois Léon, tranquillement adossé à la porte et me regardant : "Que fais-tu donc là! N'es-tu pas encore assez propre?"

—"Oh si! (je riais), je, — j'ai seulement si mal à la tête et me sens si — et alors, — alors j'ai voulu me rafraîchir un peu." — "Ah bon!" dit-il, et il partit. Rien que: "Ah bon!" Mais moi, que fis-je? Je me remis à pleurer de plus belle, mais avec une telle force, que je ne m'apercevais pas que l'heure du repas était passée depuis longtemps.

Quand je m'en souvins enfin, je voulais descendre rapidement ; mais déjà la bonne venait au-devant de moi, me disant que monsieur n'avait fait que prendre quelques cuillérées de potage et était sorti pour des affaires très urgentes, disant que madame devait être très souffrante et qu'elle ne mangerait probablement pas. En réalité, j'avais très faim et me sentais toute faible;

mais, naturellement, je ne voulais pas démentir Léon et disais: "Eh oui! j'ai un mal de tête terrible! Si vous pouviez me monter quelque chose, on dit que de manger, chasse parfois les maux de tête!" Malgré tout mon chagrin, j'ai mangé énormément! C'en était presque indécent ; mais je suis si affamée depuis quelque temps et songe tant aux mets délicats, alors que précisément je suis le plus malade.

Vraiment, j'aurais toutes les raisons d'être inquiète à mon sujet : voilà que je deviens gloutonne ! Qu'est devenue la bonne éducation que tu m'avais donnée? Dès que j'eus quelques bouchées dans l'estomac, mes pleurs détestables avaient disparu ; mais j'étais si triste, si triste ; je pensais que ma lettre n'était rien en comparaison de ma tristesse mortelle. Je ne voulais cependant plus la regarder du tout, pour ne pas me rendre le cœur plus gros encore.

Soudain, je me souvins n'avoir pas fermé le tiroir. Je me précipite vers mon bureau ; le tiroir en est encore à moitié ouvert ; je veux le fermer rapidement, quand il me semble ne plus voir les feuilles blanches. Je l'ouvre tout grand et commence mes recherches... rien ; dans le buvard... rien ; dans les grands et petits tiroirs... rien ; même dans le panier à papier... pas de trace! J'étais tellement saisie que tout d'un coup je ne pus me rappeler où j'avais placé ma lettre. Pense donc ! une pareille lettre, la première et unique lettre qui ne devait précisément ni traîner ni se perdre! Je cherchai par terre, sous le tapis, je glissai la main sous le canapé et derrière les tabourets, je soulevai même les pots de fleurs. J'étais enfin tellement épuisée que je tombai sur la chaise longue et m'endormis profondément. Je crois avoir dormi plusieurs heures ; lorsque je me réveillai le jour était déjà entre chien et loup.

Quelque chose remuait, de sorte que j'eus presque peur. C'était Léon.

—Grand Dieu, y a-t-il longtemps que tu es ici? Et tu n'as encore rien mangé? Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ?

—Ton mal à la tête, va-t-il mieux? me demanda-t-il, avec une drôle d'expression dans la voix.

Je voulais absolument le voir ; mais il faisait de plus en plus sombre.

—Où as-tu été si longtemps?

—J'avais des papiers très importants à lire!

En ce moment on apporta la lampe et je vis sa face. Je sursautai ; mais ne dis rien. Je me tournai vers le domestique, lui donnant des ordres pour le dîner et le thé. Il sortit. Alors l'idée de ma lettre égarée me revint à l'esprit et je lorgnai le bureau.

—Cherches-tu quelque chose? dit Léon.

—Mon Dieu! oui, j'ai écrit à maman et voilà que je ne trouve plus ma lettre et, bien qu'elle ne contienne rien d'important ni d'intéressant, il me serait pourtant bien désagréable si elle était perdue.

—Surtout, si l'on songe en quelles mains pourrait s'égarer cette lettre sans importance et sans intérêt.

Ce disant, il ouvrit légèrement sa jaquette et de sa poche intérieure dépassaient les coins du papier fatal! Je pensai m'évanouir. Je fis simplement: "Ah!" et laissai tomber ma tête dans mes mains.

Nous restâmes ainsi longtemps, du moins, je le croyais, car il ne disait rien. Et j'étais là, à attendre, comme un enfant à qui l'on a promis des coups. Comme il ne bougeait pas, je soulevai doucement la tête et le regardai. Il me regarda de même et ses yeux scintillèrent malicieusement, de sorte que, soudain, j'éclatai de rire.

Il riait aussi, et nous riions tous les deux comme jamais. Enfin, il ouvrit ses bras et je m'y précipitai et là... je faillis pleurer de nouveau. Lui, au contraire, me taquinait tout le temps, de sorte que je ne pouvais cesser de rire jusqu'à ce qu'enfin je me calmai. Puis il devint tout à coup très doux, s'assit, me prit sur ses genoux et dit très bas: "Pardonne-moi ; je ne recommencerai plus!" J'étais si effrayée! Je voulais lui baiser la main ; mais il me pressa étroitement contre lui et dit: "Ainsi, tu voulais mourir pour moi et tu n'arrivais pas à te vaincre pour me dire ce qui te tourmentait? Suis-je donc si terrible? Et si je n'avais pas trouvé la lettre? Sais-tu bien, ma petite Suzon, que tout aurait marché de mal en pis entre nous, qu'alors nous aurions pu nous comprendre de moins en moins, et tout cela, parce que tu n'aurais pas été tout à fait franche.

Nous autres hommes, nous ne sommes pas de si gros benêts que tu le crois. Depuis deux mois je me suis creusé la tête, me demandant pourquoi je n'arrivais à te rendre heureuse!

Si j'avais eu une mère, je n'aurais peut-être pas hésité si longtemps à lui demander conseil!" Il parla sans s'arrêter et m'embrassa. Moi, je me tins tranquille sur ses genoux, soupirant de joie.

Puis je voulus avoir ma lettre et nous luttâmes, pour nous la prendre à grands renforts de baisers et de rires.

Soudain, il redevint sérieux et dit: "Tu enverras cette lettre à ta mère et, à l'avenir, quand de nouveau tu n'auras pas le courage de parler, écris-lui et laisse traîner ta lettre. Je saurai toujours la trouver à temps.

Maintenant, si la nostalgie devait te tourmenter trop fort, nous pourrions aller voir ta mère ; mais par petites étapes et très lentement, pour ne pas fatiguer notre petit prince... à moins que ce ne soit une princesse!" Songe donc, petite mère, il a dit cela? Et subitement, je n'ai plus souffert de ce grand... mal du pays ; mais peut-être que nous viendrons quand même! Crois-tu aussi à un prince?

Ta

Suzette.

CARMEN SYLVA.

Aménités parlementaires :

—Vous êtes une jolie canaille.

—Vous allez retirer ces mots-là.

—Je retire: jolie.

La Coquetterie Louable

Il est des mots dont la valeur est supérieure à la signification qui leur est attribuée: tel entre autres, celui de coquetterie.

On peut l'affirmer: la coquetterie n'est point ce qu'un vain peuple pense ; elle n'a pas pour origine spéciale la vanité ni la frivolité ; mais si le désir de plaire est l'un de ses principaux mobiles, il ne faut pas condamner ce désir sans l'analyser, car il peut aboutir à des résultats fort louables.

Le désir de plaire n'est point limité à celui d'être jugée belle, spirituelle, d'attirer un cercle d'admirateurs par des mines et des manèges, si souvent ridicules, qu'on ne saurait concevoir l'aveuglement des femmes entreprenant d'y recourir, pour attirer l'attention ; elles l'attirent, il est vrai, mais à quel prix et avec quels résultats! Leur manège est percé à jour... leurs propos enfantins, leurs petites mines folâtres, leurs éclats de rire, non motivés, loin de concourir à les rapprocher du but qu'elle se proposent d'atteindre, excitent le sourire des railleurs, et font naître la compassion des esprits sérieux; les uns et les autres discernent toujours le résultat que la coquetterie poursuit, et jugent la pauvreté des moyens employés.

Il est affligeant d'ajouter que cette erreur n'est pas uniquement imputable à la jeunesse ; on rencontre des quadragénaires, qui parlent et agissent comme de petites folles, dans l'espoir de faire illusion sur leur âge, et d'être rangées parmi les jeunes femmes inconséquentes. Ce n'est point cette coquetterie qui peut être qualifiée de louable ; nous n'en retiendrons que le désir de plaire.

Ce désir anime les personnes dont on dit autour d'elles, qu'elles "font des frais" ; elles sont partout les bienvenues, et chéries par les maîtresses de maison, dont elles allègent le fardeau, en se constituant leurs aides de camp. Ces pauvres maîtresses de maisons ne possèdent pas le don d'ubiquité ; elles ne peuvent se trouver à la fois, près de chacune des personnes composant la réunion, qu'elles ont le devoir de rendre aussi agréable que possible. Devoir d'autant plus difficile à remplir, qu'il est, de par le monde, un grand nombre de personnes bien décidées à ne se mettre en frais pour qui que ce soit, tout en prétendant trouver leur agrément dans les frais, qui seront faits à leur profit, tout en se dérobant à toute réciprocité. Elles restent silencieuses, garrottées, dirait-on, sur leur siège sans contribuer pour la part, même la plus minime, à l'agrément général.

C'est pour ces cas, surtout, que la coquetterie louable devient appréciable ; elle sait faire parler les silencieux, elle encourage les timides, elle a surtout le don précieux de s'intéresser à tout ce qui intéresse ceux avec lesquels elle entreprend de converser.

Un grand charme émane de cette heureuse, et l'on pourrait dire bienfaisante coquetterie ; et ce charme est dû surtout à ses origines, aussi désintéressées que dépourvues de tout calcul de vanité et généreusement sociables ; elle donne plus qu'elle ne reçoit, plus qu'elle n'exige, suffisamment récompensée par l'agrément qu'elle répand autour d'elle, et dont témoigne l'expression des visages, qui partout l'accueillent avec un sourire et qui, tous, lui souhaitent la bienvenue.

Ainsi envisagée, la coquetterie, à laquelle on a adressé tant d'anathèmes en prose comme en vers, apparaît avec les traits d'une qualité charmante. On lui ferait tort, si l'on pensait qu'elle s'exerce seulement dans le monde au profit des étrangers. On ne la quitte pas comme un vêtement de parure, réservé uniquement aux relations, mondaines ; elle est inséparable de celle qui possède ce don, consistant essentiellement à adoucir les angles, partout où elle en rencontre: dans la famille comme dans le monde.

Adoucir les angles! Comprend-on tout ce que cette disposition apporte de douceur à l'existence? Pour en mesurer la portée, il suffit de reporter un instant sa pensée sur les caractères opposés, sur les humeurs moroses, sur les fagots d'épines, que l'on ne peut approcher même avec les plus prudentes précautions, même avec les meilleures intentions, et qui sont toujours enclins à méconnaître ou suspecter ces intentions, toujours prêts à supposer qu'on leur tend un piège, et, à s'en méfier comme s'il était réellement tendu. La comparaison, qui n'est point forcée, s'impose, car les derniers caractères se rencontrent malheureusement plus souvent que les autres, ceux auxquels la nature a accordé le don heureux de la coquetterie louable, qui apporte, partout où elle se manifeste, un rayon de soleil, et serait capable d'apprivoiser les humeurs les plus rebelles à tout apprivoisement.

On peut donc louer cette variété de la coquetterie ; au lieu de l'accuser en bloc, au lieu de voir en celle-ci, seulement la suggestion d'une frivole vanité, considérons-la, comme la monnaie de l'altruisme, qui est l'un des plus nobles sentiments de l'âme humaine, puisqu'il l'incline vers le sacrifice, accompli en faveur d'autrui.

EMMELINE RAYMOND.

Sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur. — Mme de Staël.

Au Secours !

Nos grands journaux qui nous régalent quotidiennement d'assassinats sans nombre, nous donnant comme surcroît la photographie de l'arme qui a servi au meurtrier pour perpétrer son crime, ces mêmes journaux ont trouvé un moyen d'activer avec plus de force la fièvre de terreur que leurs macabres récits ont fait naître dans l'esprit de leurs lecteurs. Il appert, que nous, pauvres femmes, qui n'avions pas besoin de cela pour être à plaindre, sommes de trop dans la ville de Montréal et qu'on cherche à nous en éliminer. Un nouveau Jacques l'Eventreur s'est chargé de la besogne et cette entreprise ne m'a pas l'air à rencontrer toute l'opposition qu'on devrait en attendre.

Le monsieur en question fréquente avec assiduité les abords des églises les mieux connues, à commencer par celle de St-Louis de France, où il a tenté sa lugubre expérience, et opère à toute heure du jour, principalement à bonne heure, le matin ; il a eu au moins l'esprit de comprendre que pour examiner toutes les femmes de Montréal, il lui fallait se lever de grand matin.

On raconte maints cas, qui font frémir, à ce point, que nous sommes à nous demander si il est prudent pour nous de marcher dans la rue sans être accompagnées. Puisqu'il ne se trouve aucune âme charitable chez le sexe fort pour nous protéger d'une manière efficace, au moins, vendons chèrement notre vie et protestons contre leur apathie.

Mais non, vraiment, est-il donc possible qu'on ne puisse trouver personne, ne fût-ce que les pères et les frères des victimes, pour organiser une battue de par la ville afin de se saisir de ce dangereux individu? On s'est bien déplacé pour livrer un combat homérique à un tigre imaginaire, pourquoi ne courrerait-on pas sus à la bête féroce qui règne en souveraine dans la métropole?

Allons, messieurs! Vous dont les ancêtres ont donné leur vie pour leur "dame", protégez-nous. Vous ne risquerez pas un seul cheveu de votre tête cette fois, et toutes les femmes, dont je me fais l'interprête, ne cesseront de vous remercier.

CLAIRE-SUZETTE.

Réminiscences

Dans d'intéressants souvenirs, M. Ernest Legouvé raconte une confidence des plus curieuses que lui fit Rachel, un matin qu'il était allé la voir à Auteuil pour causer de sa "Médée".

L'auteur et la tragédienne venaient de parler de Polyeucte et de Pauline :

"—Oh! Pauline, me dit-elle, le rôle que j'ai peut-être le plus aimé.... je pourrais dire, que j'ai le plus vénéré dans ma vie!"

Elle appuya fortement sur ce mot "vénéré".

—Il m'a inspiré un sentiment bien étrange et auquel bien peu de gens ajouteraient foi.

—Lequel?

—Vous rappelez-vous qu'après avoir créé avec grand succès le personnage de Pauline, je l'abandonnai tout à coup?

—Je me rappelle même, lui dis-je, une explication singulière donnée à cet abandon.

—Je la connais, votre explication! reprit-elle en riant, on a prétendu que j'étais jalouse de Beauvallet dans "Polyeucte!" Moi, jalouse de Beauvallet!... comme c'est vraisemblable! La vérité, reprit-elle avec force, c'est que si je cessai quelque temps de représenter Pauline... c'était par respect pour elle ! Le comment, je vais vous le dire. Oh! je suis une fille plus bizarre que vous ne le croyez. Il y a eu dans ma vie hasard fatal qui m'a fait rencontrer un homme, bas de sentiments et d'idées, mais puissant d'intelligence, et qui prit bientôt sur moi un empire... que j'ai toujours maudit en le subissant.

Pourquoi le subissez-vous?

—Oh! Pourquoi? Pourquoi? vous autres, gens d'esprit, vous vous croyez des yeux de lynx et vous n'êtes que des taupes ; quand il s'agit de lire dans notre cœur, à nous, femmes et actrices, vous n'y voyez goutte ! Il est vrai que nous n'y comprenons souvent rien nous-mêmes! Pourquoi je me soumettais à un homme que je haïssais et que je méprisais? Parce qu'il avait barre sur moi! Parce qu'il avait surpris un secret dont il s'armait contre moi! Parce qu'il m'avait persuadé qu'il pouvait beaucoup pour mon avenir de théâtre!... Faut-il tout vous dire? Je ne suis pas bien sûre que sa puissance de perversité ne fût pas une force à mes yeux! Et pourtant telle était mon aversion pour lui qu'un jour à une représentation de "Marie-Stuart", au premier acte, je mis dans ma poche un petit pistolet, avec l'idée bien arrêtée de me pencher vers la petite loge de baignoire d'avant-scène, où il venait trôner insolemment tous les jours où je jouais, et de le tuer en pleine représentation! Quel effet cela aurait fait!

A ce mot qui sentait si bien la comédienne, je me mis à sourire.

—Je comprends, me dit-elle ; vous croyez que tout cela n'est qu'une scène de théâtre que je vous joue... Eh bien! ajouta-t-elle avec une force singulière, sachez-le pourtant! Et croyez-le! car c'est la vérité pure! Si je quittai brusquement le rôle de Pauline, c'est que je me sentis indigne de le jouer, c'est qu'à un certain moment, je fus saisie d'une telle haine contre moi-même, qu'il me fut impossible de représenter une créature si noble! d'exprimer des sentiments si purs! Ces vers admirables me déchiraient la bouche! Je ne pouvais plus les dire! je ne pouvais plus!

Son accent était si vrai, si profond, que je cessai de sourire. Elle reprit alors avec une attitude et une voix que je n'oublierai jamais.

—Tout cela est bien invraisemblable. Je le sais! Que diriez-vous donc si je vous montrais le fond de mon âme! Vous m'admirez beaucoup, n'est-ce pas? Vous vous extasiez en m'entendant! Eh bien! sachez qu'il y avait en moi une Rachel dix fois supérieure à celle que vous connaissez! Je n'ai pas été le quart de ce que j'aurais pu être! J'ai eu du talent, j'aurais pu avoir du génie! Ah! si j'avais été élevée autrement! Si j'avais été entourée autrement ! Si j'avais vécu autrement! Quelle artiste j'aurais faite! Quand je pense à cela, je me sens prise d'un tel regret..."

Elle s'arrêta alors brusquement, mit ses deux mains sur sa figure, la tint ainsi cachée quelques instants, et puis, bientôt, je vis couler des larmes tout le long de ses doigts. Je restai stupéfait."

ERNEST LEGOUVE.

Les annonciers qui, pour beaucoup de sous par ligne, publient leurs réclames dans le "Journal de Françoise", pourront se convaincre en lisant le "Soleil" qu'ils ne perdent ni leur temps, ni leur argent. En fait, — si nous en croyons notre confrère québecquois, — tout est si intéressant dans nos pages qu'on les lit depuis la première ligne jusqu'à la dernière, et si bien rédigé, qu'on ne sait plus distinguer l'article-réclame de l'article littéraire. Nous concevons facilement que, du moment qu'il n'est plus laissé qu'à l'esprit de quelques-uns de discerner entre une annonce et un article de rédaction, les méprises soient faciles. A ceux-là, nous expliquons donc, avec empressement, que l'entrefilet bi-mensuel relatif aux cigarettes Diva est une annonce tout simplement, et, que ça n'oblige pas plus les femmes à fumer, que la réclame, en faveur des pastilles pour éles vers du Dr Coderre, publiée dans une autre colonne, force à s'en servir, les personnes qui en prennent connaissance.

Un cordonnier a toujours tort de perdre l'"haleine".

Belle ou Laide?

On parle souvent des avantages de la beauté et des inconvénients de la laideur.

A mon avis, l'homme qui se sait laid, tâche de racheter par la politesse et les petits soins, la défaveur que la nature a jetée sur lui.

Tandis que celui qui se sait beau, se croit irrésistible et déplaît aux femmes par une fatuité qui éloignera le plus grand nombre d'un conquérant si sûr d'avance de vaincre.

Quant à la femme laide, elle a tout pour elle, excepté la beauté. Elle sera simple, modeste, confiante. Et si quelqu'un se met à l'aimer, elle subira une véritable transformation. Une femme aimée n'est jamais laide.

Lord Bolingbroke, assistant, un jour, avec son fils, au lever du roi d'Angleterre, attira le jeune homme dans l'embrasure d'une fenêtre et lui dit :

—Mon fils, vous venez d'avoir trente ans, le moment est venu d'envisager la vie sous ses côtés sérieux. C'est assez assourdir Londres du bruit de vos folies ; il est temps de vous marier.

—Déjà! fit le vicomte d'Amberley.

—Plus tard, continua le vieux lord, il ne serait plus temps. Je puis mourir d'un moment à l'autre et personne ne prendra soin de votre considération et de votre dignité. Votre histoire avec lady Charchester vous a fait le plus grand tort. L'archevêque de Cantorbéry, en a parlé à la reine, qui, vous vous en êtes aperçu, vous a fait un accueil glacial. Il faut, par un prompt mariage, faire oublier le passé et assurer l'avenir.

—Quel parti m'avez-vous choisi ? demanda le vicomte.

—Je n'ai pas à choisir pour vous, répliqua Bolingbroke. Voyez vous-même. Voulez-vous la fortune? Voici miss Clencarth. Son père, ancien gouverneur des Indes, en est revenu avec une richesse de nabab.

—Mon domaine d'Amberley me rapporte plus d'un million de revenus, je n'ai donc pas à me préoccuper de la fortune.

—Alors, lady Courtney, qui unit à la richesse, de nombreux quartiers de noblesse...

—Quand on est fils de lord Bolingbroke, marquis de Winchester, déclara superbement le jeune homme, on n'a pas besoin d'aucun blason pour rehausser le sien.

—Si c'est la beauté, alors, qu'il vous faut, il n'y a pas, je crois, de femme plus belle que lady Brougghampton. On dit que le jeune duc, lord Kenyon, la recherche en mariage. Cependant, il n'y a encore rien de fait, et je pourrais entamer les négociations.

—Milord, déclara le jeune homme, je ne cherche pas plus particulièrement la beauté que la fortune. Je voudrais seulement trouver le bonheur.

—C'est différent, alors, répondit le noble lord, épousez une femme laide.

LOTTE.

A Retenir

A l'ouverture des tribunaux civils qui a eu lieu au Palais, ces jours derniers, nous constatons avec plaisir, que M. le juge Mathieu, dans son discours, a insisté sur les changements à faire dans certains articles du Code, notamment à ceux qui concernent les droits à accorder aux femmes.

Au chapitre de la communauté de biens, par exemple, M. le juge a dit : "Nous sommes encore à l'ancienne coutume de la loi donnant tout au mari ; le code Napoléon est plus humain que le nôtre ; il accorde plus de droits à la femme ; la loi devrait, tout en laissant l'administration des biens au mari, exiger le consentement de la femme pour les aliéner ; la femme devrait être l'associée de son mari.

La femme devrait être l'associée de son mari! Quelle bonne et saine vérité! et comme nous sommes heureuses de constater que nos législateurs non seulement l'admettent, mais veulent en tenir compte dans leur législation.

Correspondance

Madame la Directrice
du "Journal de Françoise",
En ville.

Ma chère Directrice,

Je viens justement d'écrire à mon ami le directeur du "Nationaliste", pour le prier de remettre en ordre le deuxième vers estropié d'un sonnet.

La dernière fois, que j'ai publié à la "Presse", on m'a abominablement frelaté le dernier vers d'un autre sonnet. On avait converti "pain" en "paix".

Et voilà, ma chère Directrice, que bien involontairement, comme tout le monde, vous renchérissez. Convenez que ce n'est pas très encourageant de publier dans les journaux et revues.

Ainsi, à la fin du quatrième vers du premier douzain, c'est un point qu'il faut, non une virgule.

Au dixième vers, il y a tout simplement un mot de passé, — deux syllabes, en vers, ça compte — le mot "souvent" après le mot "cœur".

Je ne parle pas de l'"s" du mot "rêve" au vers suivant, qui est visiblement de trop, ni, au onzième vers du second douzain, de la féminisation du mot "heureux", ni, encore, pour ne pas faire d'exception, de l'article "la" intercalé par erreur dans le "clair de lune" du troisième vers du commencement, — et le reste.

Je sais bien que personne n'est exempt de fautes typographiques et que, surtout, il n'y a pas de mauvaise volonté de votre part, mais c'est bien ennuyeux néanmoins.

A part cela, croyez, ma chère Directrice, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

ALBERT LOZEAU.

Joli mot d'un convalescent à un grand chirurgien qui lui envoie la note de ses honoraires:

—Maître, vous avez réduit la fracture ; réduisez aussi la facture...

Le Palais de la Nouveauté

Au moment où tous les promeneurs sont revenus de la campagne, venant de la mer ou des eaux, les élégantes et les modestes, toutes les femmes soucieuses de leur apparence feront une visite au Palais de la Nouveauté, 1783, rue Ste-Catherine, qui présente à ses clients de charmantes choses, créées pendant la morte saison.

Nous avons vu là des costumes simples et des costumes plus coûteux, des manteaux unis, mais toujours élégants et des manteaux plus soignés, enfin, des blouses dans tous les prix, ainsi que des confections de toutes sortes qui méritent plus qu'une mention.

Le fait est que les différents rayons ont un assortiment des plus complets et toujours renouvelé. Quel que soit le choix, les dames peuvent être sûres d'être satisfaites.

Le cachet et l'élégance d'une femme se reconnaissent non-seulement à son maintien, mais à la façon dont elle s'habille. N'oubliez pas cela et commandez vos costumes et autres accessoires chez

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783, rue Ste-Catherine,
Montréal.

La première des "Saltimbanques", à Montréal, a créé une sensation parmi les amateurs de bonne musique. La troupe est excellente — et a rendu avec beaucoup d'entrain cette jolie opérette.

Les couplets: "C'est l'amour!" et "Pourquoi s'occuper tant de moi?" par Mlles Demanthe, Armell et Myrielle, MM. Gorius et Devilliers ont été enlevés d'une façon superbe ; bref, la troupe de M. Cazeneuve a droit à la sympathie comme à l'encouragement d'un beau public.

Grande et magnifique exposition de chapeaux, fleurs et garnitures pour la saison d'automne à Mille-Fleurs, 1554, rue Ste-Catherine.

Le problème domestique résolu

Pour conserver son mari en constant état de bonne humeur, on conseille à la femme de "nourrir la brute", mais que doit faire le mari quand sa meilleure moitié le menace d'une attaque de nerfs? En vertu du principe que "prévenir vaut mieux que guérir", nous répondons: "donnez-lui des cigarettes!"

Une pure cigarette égyptienne manufacturée spécialement pour les dames est la "Diva" vendue en paquets de dix avec bout en liège.

Entre jeunes filles:

—Tu sais, je me marie...

—Tu ne me demandes pas ce que fait mon futur?

—Oh! je le sais, va!... il fait une fameuse bêtise...

Une exposition de chapeaux d'automne qui fait courir toute la ville, c'est celle de Mille-Fleurs. Jamais on n'a vu si bel assortiment au No 1554, rue Ste-Catherine.

Propos d'Etiquette

D.—A un déjeuner de noces, la mariée ne doit-elle pas couper, la première, le gateau de noces ?

R.—Le marié présente le couteau à la mariée qui pratique la première incision dans le gâteau. Le marié peut alors le couper en morceaux, mais généralement, c'est un des membres de la famille, ou un des domestiques servant à la table qui font cette besogne.

D.—Est-il encore d'usage d'envoyer des morceau de gâteau de noces aux parents et amis ?

R.—La mode en est à peu près passée. Mais il n'y a aucun inconvénient à suivre le vieil usage, et, ça fait tant plaisir aux jeunes filles.

D.—La mariée doit-elle garder son voile durant le déjeuner

R.—La mariée n'enlève son voile que lorsqu'elle change sa toilette blanche d'épousée pour un costume de voyage. LADY ETIQUETTE.

RECETTES FACILES

GIGOT AU MACARONI

L'art d'accommoder les restes de gigot est un sujet de graves soucis pour les maîtresses de maison. Outre que l'on se fatigue vite de manger la même chose deux jours de suite, on ne dispose point toujours les restes pouvant fournir des tranches présentables pour le préparer.

Voici une combinaison de gigot et de macaroni qui rendra de grands services dans les familles peu nombreuses pour lesquelles un gigot rôti est une grosse pièce. Le second jour, on en fera un émincé à la sauce piquante, par exemple ; et le surlendemain on le finira avec le macaroni. On obtiendra ainsi un plat très séduisant, ne donnant aucunement la sensation de restes "rafistolés", et très présentables à des invités.

Quelque fois, la quantité de viande peut sembler insignifiante et ne point valoir la peine qu'on prend pour l'utiliser. On aurait tort de s'arrêter à ce raisonnement, car, on obtient quelque chose de très bon avec des restes qui font rarement profit, même à la cuisine, si on les sert froids.

D'ailleurs, rien ne doit se perdre ; et il est toujours bon d'habituer les cuisinières à ne considérer aucune desserte comme négligeable.

Mettez de l'eau dans une casserole que vous salez au goût avec du gros sel. Lorsque l'eau est en pleine ébullition sur le feu, jetez du macaroni que vous avez préalablement cassé en petits morceaux. Laissez l'eau reprendre son ébullition, puis, tout de suite retirez la casserole en la couvrant complètement d'un couvercle. Laissez ainsi 20 minutes. L'eau doit rester aussi chaude que possible, mais sans bouillir ; c'est ce qu'on appelle "pocher".

Les pâtes ainsi cuites conservent un goût plus fin, l'ébullition prolongée donnant à la farine le goût de colle.

Pendant que "poche" le macaroni, occupez-vous du hachis.

Débarrassez les restes du gigot de toute graisse, nerfs, peaux, vous les hachez menus et les mettez dans une petite casserole avec un demi-verre de très bon bouillon chaud, une prise de poivre, des épices au goût, et du sel selon que le bouillon est plus ou moins salé.

Ajoutez gros comme un jaune d'œuf de beurre et la tomate si vous en avez.

Mêlez bien et posez la casserole sur un feu très doux, de façon que le tout chauffe sans bouillir, afin de ne pas durcir la viande, et pour que le hachis s'humecte bien du jus. Couvrez la casserole.

Les 20 minutes de "pochage" du macaroni étant écoulées, versez-le sur une passoire et faites-le complètement égoutter, mais assez vite pour qu'il n'ait pas le temps de refroidir.

Essuyez la casserole dans laquelle il a poché, et remettez-le dedans, avec un demi-verre de très bon bouillon déjà indiqué. Couvrez la casserole, et posez-la sur un feu très doux — le coin du fourneau ou des cendres chaudes — où vous la laissez pendant dix minutes, afin que le macaroni abreuve et boive complètement ce bouillon. Il faut deux ou trois fois secouer la casserole pour que le macaroni n'attache pas au fond et que tous les morceaux aient une part suffisante du bouillon. Evitez de remuer avec une fourchette qui déchire la pâte. Quand le macaroni aura bu tout le bouillon et qu'il ne restera plus une goutte de liquide dans la casserole, il sera à point pour l'assaisonnement.

Pendant ce temps, préparez le beurre dit "à la noisette" qui vous servira à arroser finalement le macaroni au moment même de servir. Pour cela, vous mettez gros comme un œuf de beurre dans une toute petite casserole que vous posez sur un feu très doux où il va fondre d'abord et cuire doucement ensuite en prenant une teinte un peu plus dorée, qui s'appelle "noisette". Ce beurre vous servira dans un instant.

Râpez du fromage, et quand le macaroni a absorbé tout le bouillon, prenez le fromage, moins une cuillerée à bouche à peu près que vous réservez pour le dressage final du plat, et un peu de beurre divisé en petits morceaux. Ajoutez le tout au macaroni, en deux fois, en remuant la casserole sur le feu pour bien mêler et n'ajoutant une nouvelle partie que quand la première est bien fondue et liée. Sans cela, il se forme des boules de fromage, et le macaroni reste de son côté sans assaisonnement.

Saupoudrez d'une bonne pincée de poivre, d'une prise de muscade râpée et goûtez pour le sel.

Dans un plat rond, préalablement chauffé, versez un peu moins de la moitié du macaroni que vous étalez bien à plat, également. Vous recouvrez cette couche de macaroni de votre hachis, étalé sur une épaisseur égale de toute part. Puis, vous recouvrez le hachis avec le reste du macaroni qui doit le masquer entièrement. Saupoudrez avec du fromage râpé que vous avez réservé, et arrosez le tout avec du beurre fondu et cuit "à la noisette" tout chaud.

Servez immédiatement. Ce plat prend 40 minutes à peu près pour la préparation de la cuisson.

PAGE DES ENFANTS

CAUSERIE

"Allons, la voiture est à la porte, dépêchons-nous si nous voulons arriver pour midi au bocage."

Ainsi parle une petite blonde, dont l'enthousiasme, disons-le, tout bas, est d'autant plus grand qu'il s'augmente d'une douce perspective, celle d'avoir pour compagnon de route, un sien ami.

Arrivée de la veille, on m'avait annoncé dès la première heure qu'une excursion dans le bois avait été projetée pour le lendemain. J'en bondis de joie.

—Et surtout, sois matinale, m'avait-on crié lorsque vint l'heure de regagner ma chambre.

Quoique brisée par un voyage de douze heures de chemin de fer et deux heures de voiture, je promis tout ce que l'on voulut, mais j'eus à constater qu'à la campagne comme à la ville, promettre et tenir sont deux, et lorsque la cloche du déjeûner sonna le dernier coup, je fus brusquement rappelée du royaume des songes doux à la réalité de ce monde positif et obligée de me demander ce qu'étaient devenues mes si bonnes résolutions de la veille. Je craignais l'ire de Mlle Anne-Marie, la gaie blondinette, instigatrice première de cette excursion.

Quel mécontentement peut tenir devant une température idéale, et un horizon couleur de rose?

On presse activement le départ, notre héroïne toujours souriante papillonne d'une à l'autre, veillant soigneusement à ce qu'il ne soit fait aucun oubli.

Enfin nous partons, les citadines en voiture, les autres à pied.

—Peut-on être aussi paresseuses, disent celles-ci.

—Surtout, gare aux provisions, nous décoche, en passant, comme une flèche de Parthe un groupe détaché nous précédant de quelques pas.

Oh! les délices de cette journée idéale, jamais je ne l'oublierai!

Ce bois ombreux encaissé entre deux champs de blé, ce beau ciel bleu, la mer au loin si douce et si calme, quel tableau! et pendant qu'on dressait la table au-dessous d'un dôme de feuillage, je m'asseyai à l'écart au pied d'un grand arbre, la tête appuyée sur son tronc rugueux, je savourai la salutaire brise saline qui venait caresser mon front en songeant avec bonheur aux effluves embrasées de la métropole laissée loin derrière moi.

—A table, à table, crie-t-on de toutes parts, et cet appel ne trouve pas de retardataire.

Tous étaient en train et nous eûmes une de ces heures joyeuses entre mille, dont le souvenir me sera longtemps bien agréable. Le dîner achevé, quelques-unes s'installent commodément pour une sieste prolongée à l'ombre des grands arbres du bocage. Sieste nullement interrompue par les appels réitérés de celles d'entre nous parties, qui à la cueillette de framboises, qui à la recherche des merises dont les bois de S. B. abondent.

Lorsque nous revînmes au soir, brisées de fatigue mais joyeuses, nous nous déclarâmes toutes prêtes à recommencer notre délicieuse excursion tant le charme rapporté, joint au parfum des sapins touffus qui nous avait reposé l'esprit et rafraîchi l'âme, en était captivant...

TANTE NINETTE.

—Papa, achète-moi un tambour!

—Ah! non, par exemple! tu fais déjà assez de bruit pendant toute la journée.

—Mais papa, je te promets de n'en jouer que quand tu dormiras.

Apres les Vacances

Les vacances sont finies, chers amis, et vous reprenez votre travail des années passées. Quoique je ne doute pas de votre courage, je sais bien que les premières heures seront difficiles ; on prend si vite l'habitude de ne rien faire, mais je vous connais trop, chers neveux et chères nièces, pour croire que vous donnerez prise à quelques moments de découragement. Débarrassez-moi allègrement de ce fardeau, et bravement mettez-vous à l'ouvrage. N'oubliez pas, je vous prie, votre page ; je compte que vous répondrez fidèlement au questionnaire que je commencerai à vous donner avec le premier numéro d'octobre. Ceux ou celles d'entre vous qui sont pensionnaires au collège ou au couvent peuvent fort bien répondre aux questions posées. Dans vos moments de récréation, par exemple, avec vos compagnes ou compagnons, vous pourriez chercher ensemble les solutions des jeux d'esprit proposés.

Croyez-moi, même à vos heures d'étude, pareille occupation ne serait pas une perte de temps. Surtout après les vacances l'esprit devient un peu paresseux, cela lui servira de stimulant et vous aidera à mieux apprendre vos leçons quotidiennes, ou résoudre d'autres problêmes.

TANTE NINETTE.

Le professeur :

—Quelle est la haute manifestation de la vie animale?...

Les élèves réfléchissent et se taisent.

Le jeune Camus, tout à coup:

—M'sieu!... c'est la girafe!

PAGE DES ENFANTS

Une Reine Martyre

Marie-Henriette, de France, l'épouse de l'infortuné roi Charles I d'Angleterre, est bien une reine martyre s'il en fut jamais. Elle souffrait tout ce que le cœur d'une femme peut endurer, et on peut dire, sans exagération, que sa vie entière s'écoula au milieu de drames sanglants, joués dans sa propre famille. Fille d'Henri IV par sa seconde femme Marie de Médicis, elle naquit au commencement du XVIIe siècle, et partant, elle n'était encore qu'une toute jeune enfant, lorsque le couteau de Ravaillac vint couper court le règne glorieux de son père. Ce lâche assassinat marque le début d'innombrables autres crimes qui assombrirent l'existence de la future reine d'Angleterre. Pourtant la fortune sembla sourire à Marie-Henriette, lorsqu'à l'âge de 16 ans, elle fut confiée au jeune roi Charles I, prince affable et sérieux, qui ressemble par ses qualités et ses défauts même, au non moins infortuné souverain des Français, Louis XVI. Comme lui, il était de nature molle et indécise, ce qui ne l'empêcha pas d'être un tendre époux, et un père affectueux — et ceci malgré les nombreuses cabales ourdies contre "la Française" et "la catholique", comme on surnommait dédaigneusement la reine. Malgré ces intrigues de cour, Marie-Henriette connut quelques années d'un bonheur pur, sans mélanges au milieu des siens. Mais la révolution mit bientôt fin à son repos d'âme, et coup sur coup vinrent accabler la malheureuse reine. D'abord, son époux fut condamné à mort et décapité par le tribunal révolutionnaire, et elle dut fuir de sa patrie d'adoption avec la petite princesse Henriette à peine âgée de quinze jours. Elle se réfugia à Versailles, auprès de sa belle-sœur, la Régente, Anne d'Autriche ; et ici, de nouvelles douleurs l'attendaient: sa fille aînée, l'aimable et charmante princesse Elisabeth fut incarcérée par les rebelles à Carisbrooke Castle, dans l'île de Wight, où elle mourut de langueur dans sa seizième année.

Le jeune prince de Galles (devenu Charles II par la mort de son père) fut exilé, et pour mettre le comble à tous ses malheurs, la reine douairière, Marie de Médicis, la mère de Marie-Henriette, fut chassée de France par une faction hostile, et mourut à Cologne dans la plus complète misère. Avec la fuite des années, le sort ne fut pas plus clément à la veuve de Charles Ier. Sa fille cadette, devenue la duchesse d'Orléans fut saisie soudainement d'un mal mystérieux, et mourut empoisonnée dans sa 24e année. Ce dernier coup acheva de briser le cœur de la pauvre Marie-Henriette, et elle ne survécut que quelques mois à sa fille chérie (1670). Bossuet a prêté une auréole de gloire, au souvenir de ces deux princesses, par ses touchantes et éloquentes oraisons, qui illustrèrent si vivement à la postérité, les souffrances de l'une, et le sort tragique de l'autre.

CHRISTINE DE LINDEN.

Vieilles coutumes et superstitions

LA FETE DE GUY FAWKES

Le 5 novembre, on célèbre en Angleterre, l'anniversaire de la prise de Guy Fawkes, qui, selon la tradition, tâcha de faire sauter le roi Jacques et son parlement, avec des barils de poudre cachés dans le sous-sol des maisons du Parlement. (Gun powder plot, 1605). Ce jour-là, tous les polissons et les désœuvrés se promènent par les villes et les campagnes en masque, tout en chantant :

We will remember
The 5th of November,
Gunpowder, treason and plot
For we see no reason,
Why gunpowder treason
Should ever be forgot.

Le soir, il y a grande procession de masques, qui portent en triomphe une effigie monstre du traître, qu'on brûle ensuite sur une hauteur. Les feux de joie et les feux d'artifice continuent bien avant dans la nuit au milieu des hourrahs du peuple.

++

Christine de LINDEN.


FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

XI

Un violent coup de vent, qui ouvrit la porte de la chaumière, lui fit lever la tête, et il sourit, pensant à la frayeur de Suzan lors de leur arrivée à Pennelière. Puis, la neige se mit à tomber si vite, si épaisse, que Jacques dut se rapprocher de la fenêtre pour continuer de lire ; et ces flocons pressés lui rappelèrent encore Suzan qui, après avoir émietté du pain aux moineaux dans le minuscule jardin parisien de la baronne Heurtel, était rentrée poudrée à frimas, comme une marquise Louis XV, et si rose, si jolie, sous ses boucles blanches, que le cœur de Jacques tressaillait à ce souvenir.

"Une obsession! dit-il en secouant la tête, une folie! La volonté peut dominer l'Amour et l'empêcher de chanter en nous."

Et la "volonté" d'un homme est si peu de chose devant cet oiseau charmeur que, deux heures plus tard, l'Amour "chantait" une hymne triomphale. Jacques était vaincu, vaincu par une toute petite main de jeune fille qui, au bas d'une lettre de la baronne Heurtel, avait tracé quelques lignes :

"Marraine affirme, d'un air triste, que vous ne "reviendrez" pas. Je suis sûre que si. Revenez,"ami" Jacques. Suzan vous dira ce qu'elle ne peut écrire, et... vous ne partirez plus, non, vous ne partirez plus jamais..."

Sans hésitation, un sourire aux lèvres, il répondit tout haut à cet appel :

—"J'irai!"

—Où veux-tu aller encore?

C'étaient le père et la mère Orvanne qui, anxieux, mécontents, le questionnaient d'une commune voix. Il les avait oubliés, comme il avait oublié "le pays" en cette minute enivrante où la tendresse de Suzan se révélait à lui. Et, bien vite, il parla, racontant tout ce qu'il leur avait caché jusqu'alors : les projets du docteur Roscob et de la baronne Heurtel, la cause de son voyage à Paris, sa première entrevue avec Suzan le Helguer, la simplicité charmante de la jeune fille, le séjour à Pennelière, qui les avait davantage rapprochés l'un de l'autre.

Atterrés, le paysan et sa femme écoutaient.

—Tu l'aimes, toi ; mais elle? demanda enfin la mère Orvanne, les dents serrées.

Dans les yeux de Jacques passa un éclair de joyeuse fierté.

—Elle? Je croyais qu'elle avait pour moi seulement de la sympathie, mais la lettre de la baronne Heurtel me laisse clairement entendre quelque chose de plus fort et de plus doux. Et ce que Suzan veut me dire, c'est le mot qui rive deux vies pour toujours.

—Cette Parisienne voudra habiter ici?

Un soupir passa sur les lèvres du jeune docteur.

—Non, Mlle Le Helguer désire vivre à Paris.

Jacques se souvint longtemps de la scène qui suivit cette réponse. Les rêves de ses parents s'écroulaient subitement... Malgré ses affirmations de filiales tendresse, malgré les promesses d'assurer la sécurité de leurs vieux jours, les deux paysans ne pouvaient pas plus admettre ce départ sans retour que ce mariage avec une "étrangère".

—Tu seras malheureux, répétait la mère Orvanne, je te le prédis. La Francine te convenait mieux que cette demoiselle. Avec Francine, tu nous serais resté. Tu n'es qu'un ingrat ! Réfléchis, Jacques. Francine est riche, jolie, plus jolie que ta Suzan, je le parierais. Mais, les Parisiennes, c'est des enjôleuses ; c'est... des rien du tout...

Quand, après une heure de colère ininterrompue, le père et la mère Orvanne se turent, espérant avoir chaudement plaidé la cause de Francine Dourif, Jacques dit simplement, en prenant une plume et du papier:

—Je vais répondre de suite à la baronne Heurtel, et lui annoncer mon arrivée prochaine.

XII

Paris, le... 18...

"Tu m'écris rageusement, méchamment, vilaine May. N'importe, cette fois, tu devines juste : "j'aime" M. Orvanne, et je vais l'épouser.

"Les affaires ont marché vite et simplement. Deux jours après le départ du docteur, je suis allée trouver marraine dans son petit salon. Là, assise sur un tabouret, devant elle, comme un baby, je lui ai dit :

"—Je n'épouserai pas le vicomte de Mire.

"Oh! quelle joie dans ses yeux!!

"—As-tu bien réfléchi, Suzan?

"—Oui, bien réfléchi, bien comparé surtout.

"Très pâle, marraine a répété:

"—Bien comparé?

"Après un baiser sur ses belles mains blanches, pour me donner le temps de vaincre un peu mon émotion, j'ai répondu :

"—Un jour, il n'y a pas longtemps, vous avez mis le vicomte de Mire en parallèle avec le docteur Orvanne. Extérieurement, je préfère le premier. Mais... mais, pour tout le reste, pour l'important, je préfère M. Jacques, et... je crois que je l'aime, marraine.

"Marraine pleurait de bonheur. Pourtant, elle m'a dit de ne pas "m'emballer", que j'étais encore sous le coup de l'enthousiasme, etc., etc... Bref, que si je persistais dans mes idées, elle écrirait à M. Orvanne pour sonder son cœur.

"Sonder son cœur?" " Oh! May, je ne suis qu'une petite fille encore bien ignorante de la vie, mais, plusieurs fois, le regard du docteur m'avait appris que je ne lui étais pas indifférente. Restait à savoir qui triompherait: l'Auvergne ou Suzan... Marraine doutait. Moi, pas du tout. Et j'avais raison, puisqu'"il" est ici et va s'établir ici.

"Le docteur Roscob et marraine rajeunissent de joie. "Nous", nous transformons le "substantif" amour en un "verbe" que nous conjuguons à tous les temps possibles. C'est moi qui ai commencé la conjugaison, contrairement à l'étiquette. Lui, ne pouvait croire bien à fond qu'une petite follette comme moi pût s'attacher à un "sévère et gauche" personnage comme lui. Il s'imaginait que marraine m'avait influencée. Vite, je lui ai déclaré:

"Ami Jacques, marraine ici présente peut vous dire que je ne suis pas une personne influençable. Tout ce qu'elle m'a narré depuis plusieurs mois sur vos talents, vertus, etc., etc., m'a laissée froide. Je crois que c'est votre baiser à Pierre Zubert qui a ouvert la porte à l'Amour. La conférence a donné à ce monsieur un siège inamovible. Voulez-vous de moi pour femme, oui ou non? Je vous demande le sacrifice de rester à Paris. Mais je vous l'adoucirai en vous aimant... en vous aimant..."

"Pas moyen d'achever, je pleurais comme une source... Et c'est depuis ce temps que nous "conjugons" sans relâche. Jacques n'est plus muet ; il reste seulement un peu timide, osant à peine m'offrir les fleurs et les bijoux que marraine choisit avec un soin minutieux.

"Ma petite May, compare l'arbre au tronc un peu rugueux, mais dans lequel circule une ardente et forte sève, à l'arbrisseau malingre, inutile d'une serre?

"Je suis fière de mon fiancé ; je serai fière de mon mari, et je compte bien qu'il fera pâlir, l'auréole des parloteurs de ton salon. Alors, très chère, tu comprendras que j'ai raison. De plus, tu réfléchiras...

"Je m'attriste, vois-tu, en lisant ce que tu m'écris de ton Yves. C'est un bijou dont tu te pares dans le tourbillon mondain qui t'emporte, non un enfant que tu élèves. A ce compte-là, chérie May, ton fils deviendra un vicomte de Mire, non un docteur Orvanne, Or, je t'assure qu'entre les deux, il y a un abîme profond.

"Allons, reviens vite commander tes toilettes. Nous nous marierons au printemps: c'est la saison des nids! Le nôtre sera douillet comme celui des hirondelles, et tout cimenté de tendresse.

"Je te dis "au revoir" dans un baiser chaud d'affection joyeuse.

"SUZAN".

DEUXIEME PARTIE

I

Debout dans le cabinet de son mari, — un cabinet riche et sévère, — Mme Jacques Orvanne, un pli léger au front, une petite moue aux lèvres, froissait nerveusement les dentelles du long peignoir blanc qui enveloppait sa taille souple.

—Décidez-vous, Jacques, venez, répétait-elle pour la quatrième fois. Mme Darlof paraît si désireuse de vous avoir! Songez donc que c'est beaucoup pour vous qu'elle a engagé ce docteur russe de passage à Paris. Pendant que nous danserons, vous causerez, et, tout en causant, vous jouirez du plaisir et des succès de votre femme. M'écoutez-vous?

Le docteur repoussa lentement le papier sur lequel il prenait des notes, et dit d'une voix un peu triste:

—Je vous écoute, et... je vous réponds: "Vous vous fatiguez trop."

—Je me fatigue moins que vous. Je sors, je prends l'air, je me distrais, tandis que, lorsque vous n'êtes pas en visites de malades, — et Dieu sait si vos clients sont nombreux! — vous vous calfeutrez dans ce cabinet comme un vrai cénobite. On ne nous voit presque jamais ensemble.

—Vos heures de sorties sont-elles les miennes? Puis, ce que vous appelez sortir, prendre l'air, consiste en visites de magasins, promenades aux Champs-Elysées, au milieu de la foule et des microbes. C'est peu hygiénique. Je préférerais, pour vous, Rosel et moi, un bain d'air dans les bois de Chaville ou ailleurs. Quant à vos distractions: concerts, théâtres, bals, elles ne peuvent me convenir que de loin en loin, je vous l'ai dit souvent. Comment un médecin mondain peut-il être à la disposition de ses malades? De plus, je dois étudier, travailler, pour que vous soyez toujours aussi fière de moi. Les distractions qui nous sont permises, à nous, sont la lecture et, — il hésita un peu, — les très doux plaisirs de la vie familiale.

Suzan eut un mouvement d'impatience.

—Cela, c'est une phrase de marraine. Ah! que vous vous entendez bien tous les deux! Le sermon de l'un ressemble identiquement au sermon de l'autre. Enfin, venez-vous ou ne venez-vous pas?

—Je ne viens pas. On m'a demandé de faire, le plus vite possible, une brochure de propagande pour les sauveteurs bretons.

Un éclair passa dans les yeux de la jeune femme.

—Un beau sujet! Une œuvre intéressante! Il me tarde de vous lire, Jacques. Allons, piochez. Avant de partir, je viendrai vous montrer ma toilette: une merveille!

—Rosel?

—Rosel est au lit, elle dort déjà de tout son cœur.

La porte se referma sur un bruit de pas légers, et le docteur Orvanne se trouva seul. Mais il ne continua pas son travail. La tête appuyée au dossier de son fauteuil, les yeux clos, il songea... Et les pensées tristes affluèrent sans doute comme une marée montante, car une expression de souffrance envahit de plus en plus son visage amaigri.

Il y avait trois ans qu'il avait épousé Suzan Le Helguer, trois ans pendant lesquels il s'était constamment montré bon, délicat, tendre ; elle, constamment aimante et gaie. On les enviait, connaissant l'amour du jeune docteur pour sa femme, la fierté avec laquelle Suzan portait le nom de son mari. Or, si Suzan était heureuse, pleinement heureuse, Jacques n'était pas heureux.

Au début du mariage, la baronne Heurtel avait formé, autour des jeunes époux, un cercle de relations choisies, croyant que ce cercle restreint, essentiellement intelligent et

distingué leur suffirait. Il avait suffi à Jacques qui trouvait là des hommes de valeur et d'action, avec lesquels il pouvait causer et mener à bien certaines œuvres humanitaires. Tout d'abord, aussi, il avait suffi à Suzan ; mais, peu à peu, entraînée dans l'incessant remous parisien par quelques connaissances faites chez Mme Champvallier, elle lui avait trouvé tant de charmes, qu'elle s'y était jetée tête baissée, se "grisant" de plaisirs, ainsi que le lui avait prédit autrefois son amie.

Elle se "grisait" d'autant plus qu'elle ne découvrait aucune épine aux roses. Les femmes la trouvaient très bonne, très naïvement coquette, et si fière de son mari qu'elles en faisaient une petite créature à part. Les hommes jouissaient de sa grâce, de son esprit, de son charmant visage, de son élégance, et l'entouraient d'un respect profond, tant il y avait de réserve dans ses paroles, d'ingénuité dans son sourire, de dignité dans ses manières.

Jamais un propos malveillant n'était arrivé aux oreilles de Jacques. Jamais, ou du moins on l'avait fait très bas, on n'avait blâmé la jeune femme d'aller dans le monde sans son mari: la carrière embrassée par celui-ci le tenant forcément presque toujours en dehors du plaisir. Seuls, le docteur Roscob et la baronne Heurtel, s'étaient élevés hautement contre cette espèce de désertion du foyer conjugal ; Suzan avait déclaré qu'elle adorait son mari, mais qu'il restait absent une partie du jour et qu'elle s'ennuyait à mourir.

Jacques, lui, ne s'était jamais plaint. Il parla seulement, avec son autorité de médecin, lorsqu'une toute frêle et toute petite "Rosel" vint au monde. Suzan, alors, se donna à sa fille le jour, avec une tendresse passionnée, et au monde la nuit: engrenage qui la saisissait presque chaque soir et l'enlevait à son mari après la question régulièrement posée :

—M'accompagnez-vous ?

Et la réponse régulièrement faite:

—Non, je suis occupé.

De fait, si Suzan s'était lancée dans le plaisir, Jacques, à corps perdu, s'était lancé dans la vie laborieuse: visites, consultations absorbaient sa journée ; la nuit, il travaillait. Conférencier de talent, il était recherché par le Tout Paris charitable ; écrivain érudit et original, il commençait à être apprécié par les directeurs de revues en vogue. Souvent, jusqu'à trois heures ou quatre heures du matin la jeune femme rentrait chez elle, elle trouvait son mari faisant un article ou corrigeant un discours.

—C'est fou! disait-elle, le grondant gentiment.

—Oui, c'est fou!

Jacques avait prononcé nettement ces trois mots, et le son de sa voix le sortit de sa rêverie, en même temps qu'un bruissement soyeux qui devenait tout proche.

—Je crois que vous dormiez, ami cher. Tant pis, je vous réveille. Je ne suis jamais contente, vous le savez, quand je ne vous ai pas fait, à vous le seigneur et maître, le premier hommage de ma toilette.

Suzan se tenait debout devant Jacques, souriante et charmeuse, dans une robe d'un rose tendre comme celui des églantines des haies. Aucune garniture, sauf au corsage, dont le décolleté disparaissait sous une énorme ruche en vieille dentelle, fermée par un bouquet de myosotis d'eau. Parmi les boucles brunes, une aigrette en diamant. C'était tout.

—Eh bien ? questionna-t-elle, voyant qu'il demeurait silencieux.

(A suivre)

Le féminisme à Montréal

On parle beaucoup de Féminisme dans le Vieux-Monde. Partisans et adversaires de cette théorie s'entendraient plus aisément s'il leur était donné à tous de voir combien les femmes américaines et en particulier les Canadiennes ont simplement mis en pratique la participation de la femme à la vie économique.

Nos filles, nos sœurs travaillent, et nous devons en être fiers. Elles tiennent à prendre leur part dans la vie et le mouvement des affaires. Il n'est pas un bureau, une maison où la femme n'ait sa place réservée. Quelle que soit sa condition sociale, nous pouvons donc dire que la femme chez nous n'est jamais à charge aux siens. C'est sa gloire, et celle de notre société.

Malheureusement, nos jeunes filles ne songent pas que le travail, comme tout ici-bas, n'a qu'un temps. Arrivera la vieillesse, surviendront les accidents et les maladies... Comment vivre alors?

Puisque ces dames ne sont pas étrangères aux affaires, qu'elles nous permettent de leur tenir le petit raisonnement suivant:

Un être qui travaille représente un capital qui produit, avec cette différence que l'individu passe et que le capital demeure. Ne serait-il pas en quelque sorte divin de prolonger au-delà de la tombe l'activité passagère de l'être humain? de créer en un jour, moyennant un léger sacrifice immédiat et une petite épargne à venir, le capital monétaire que représente l'activité de la femme?... Ce miracle est à la portée de tout le monde. L'Assurance sur la vie est la fée bienfaitrice qui atténue les coups de la Mort et de la Maladie.

Réfléchissez à ce que nous venons de vous suggérer, et demandez à LA SAUVEGARDE, compagnie d'assurance sur la vie, 26 rue Saint-Jacques, Montréal, tous les renseignements qui peuvent vous intéresser à ce sujet.

Téléphone Est 2394. Agence de buanderie.

LIBRAIRIE

DEOM, SAVARIN & Cie

GROS ET DETAIL

Dépot général de toutes publications.
Envoi sur Ordre de tous Journaux, Revues et Publications Périodiques Françaises au Canada et à l'étranger.
Correspondants de Journaux Français.
Conditions Spéciales pour Librairies de Détail.
Grand Choix de Littérature en tous genres
LIVRES DE MEDECINE, CIGARES, TABACS, PIPES, Articles de Fumeurs
Livraison à domicile. Chocolats et Bonbons.

1738, Rue Ste-Catherine. Montréal



...L'ELEGANCE...

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Francais Accordéon et Couteau

Création du Printemps

Plissé-Soleil

pour
JUPE PROMENADE
Une spécialité

Ouvrage garanti et promptement exécuté
Pour détails et prix, s. v. p. vous adresser à

Featherbone Novelty Mf'g Co (Limited)
Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks, Carré Philippe



Marque de commerce

Epilepcure

CE REMEDE
VERITABLE SPECIFIQUE
Après quelques années d'expérience est mis dans le commerce à la sollicitation de nombreuses familles qui en ont experimenté les
MERVEILLEUX EFFETS

On sait que la terrible maladie que l'EPILEPCURE est appelé à guérir, n'a jamais cédé aux remèdes les plus puissants.

Nous pouvons affirmer que l'EPILEPCURE donnera un prompt résultat, si on le prend selon les directions.

PRIX $1.00 LA BOUTEILLE OU $5.00 POUR SIX

DEPOT GENERAL

J. H. PAQUIN

391, avenue Mont-Royal
1284, rue Saint-André
Phone Est 1129 MONTREAL



107 RUE St-JACQUES

Chambre No 16
Tel. Main 675. MONTREAL

Vend au détail : Diamants, Bijoux et oeuvres d'Art, Toutes autres informations données gratuitement

Synopsis des Règlements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Votre Buste

développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

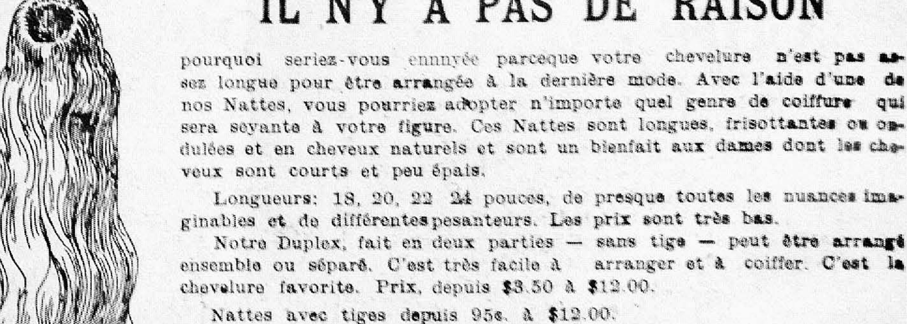
du Dr Simon de Paris France.



$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix $1.00 le flacon qui peut durer deux mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10 cts pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez Cie Méd. Dr. Simon. Dépt 19. B.P. 713, Montréal.

Poils follets, Cheveux et Barbes superflue

Quelque touffue quelle soit. Enlevée instantanément sans dommager en aucune façon la peau la plus délicate. $50 de récompenses à quiconque ne réussit pas. C'est par accident que le Dr Simon de Paris a découvert ce miraculeux Produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé a faire disparaitre l'usage du razoir et et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez 10c pour frais de poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde, Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, adressez Cooper et Co, dépt. 6. 425 rue St-Paul, Montréal agents speciaux pour le Canada.



IL N'Y A PAS DE RAISON

pourquoi seriez-vous ennuyée parceque votre chevelure n'est pas assez longue pour être arrangée à la dernière mode. Avec l'aide d'une de nos Nattes, vous pourriez adopter n'importe quel genre de coiffure qui sera seyante à votre figure. Ces Nattes sont longues, frisottantes ou ondulées et en cheveux naturels et sont un bienfait aux dames dont les cheveux sont courts et peu épais.

Longueurs: 18, 20, 22 24 pouces, de presque toutes les nuances imaginables et de différentes pesanteurs. Les prix sont très bas.

Notre Duplex, fait en deux parties — sans tige — peut être arrangé ensemble ou séparé. C'est très facile à arranger et à coiffer. C'est la chevelure favorite. Prix, depuis $3.50 à $12.00.

Nattes avec tiges depuis 95c. à $12.00.

Si vous demeurez hors de la ville, écrivez pour avoir notre catalogue, illustré d'articles en Cheveux. Il est très intéressant.

Téléphone Main 391	**PALMER'S** 1745 rue Notre-Dame	Les chars passent à la porte

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUÉES.

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe
UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les **familles en voyage devraient toujours en avoir.**

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. Son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF — Aucun Voyageur, **aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède** sous la main en cas de besoin

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

..LES VERS..

Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après

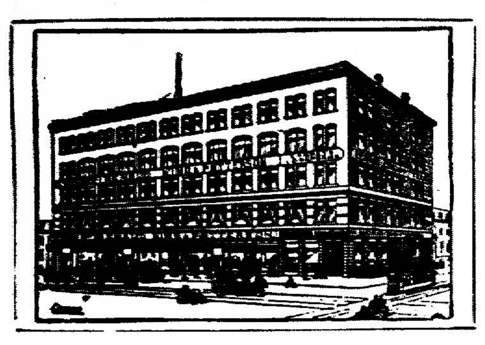
Ce remède à la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme **la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants** ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie,

Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes égyptiennes DIVA



En vente partout

Coaltar Saponine

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

TRES EFFICACE CONTRE LES

Plaies, Cancers, Angines, Suppurations, etc., etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage de nourrissons, soin de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives, et des muqueuses.

☛ SE MEFIER DES CONTREFAÇONS ☚